



## BONS LIVRES / MAUVAIS LIVRES – LES AVATARS DU CHOIX

Journée d'étude organisée par La Joie par les livres  
le 14 juin 2007 à la bibliothèque Buffon

Texte de l'intervention de Bernard Épin :

### 50 ans de tri sélectif : travestissement des normes ou redistribution des rôles ?

Pour faire historique, je commencerai par une anecdote qui me semble assez révélatrice des rapports de la critique non universitaire avec les notions de bons livres et de mauvais livres. Vers la fin des années 70, un personnage singulier s'imposait dans les médias, et plus particulièrement sur France Inter, dans un créneau alors nouveau de défense des consommateurs. Anne Gaillard, donc, ferraillait avec une certaine virulence contre les conditionnements mercantiles de la grande distribution liés à un consumérisme envahissant. Par l'intermédiaire d'une journaliste s'intéressant au livre de jeunesse, elle partit en guerre contre ce qu'on appellera la prolifération des livres de bas étage – les « mauvais livres » en quelque sorte – et voulut compenser le manque d'information du public. Entourée d'un jury pluraliste de critiques reconnus, elle mit en place plusieurs années de suite une liste très sélective qui bénéficia du grand pouvoir de rayonnement de France Inter, associée ensuite à une exposition à la Maison de la radio. Abondant courrier des auditeurs, et très vite s'imposa la liste Anne Gaillard diffusée à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, dont les parents étaient invités à se saisir pour exiger de leur libraire la commande ainsi labellisée de titres de la liste, à l'exclusion de tout autre. L'affaire prit fin en 1979 par un partenariat avec le *Nouvel Obs.* et je fus invité cette année-là à participer à l'opération parce que j'étais un homme... La condition posée avec mes autres collègues était que nos choix, non plus d'une liste commune mais dans des sélections personnelles, soient assortis d'un minimum de commentaires éclairants. Conditions acceptées ; mais quand les pages du *Nouvel Obs.* parurent, ne restaient que les titres et une phrase de résumé. Protestations passées à la trappe et il n'en fut plus question. Fin d'une des rares opérations conséquentes permettant à la critique de sortir du relatif ghetto des revues spécialisées.

Mais peut-être faut-il considérer que le ver était dans le fruit. À savoir le reflet un peu caricatural d'une tendance profonde à assigner à la critique une mission de tri sélectif qui ne manque pas de perdurer. Et qui installe l'épicentre de notre questionnement autour de la notion de « meilleurs livres » qu'implique toute liste sélective. Notion aux forts pouvoirs attractifs dans l'imaginaire de tout éducateur (parent, enseignant, bibliothécaire, ...). Elle s'appuie sur des désirs, des attentes tout à fait légitimes, et je dirai naturels, de vouloir pour les enfants qu'on a en charge ce qu'il y a de meilleur en tout. Et je ne vois pas pourquoi il faudrait culpabiliser ceux qui sont porteurs de cette exigence. Rappelons-nous « l'élitisme pour tous » de Vitez. Encore faut-il mettre là-dedans un contenu.

### Listes et recommandations

Une question qui n'a cessé d'agiter la critique, sans empêcher les dérives liées à l'utilisation de son travail. Les listes de livres recommandés (forcément les meilleurs) existaient bien avant la liste Anne Gaillard. Et leur multiplication ne se dément pas, confortant le plus souvent les invariants de la démarche tout en essayant de contourner ce qu'elle a de suspect. N'y échappent pas les listes pour

l'Education nationale induisant une notion de bagage nécessaire, qui ont par ailleurs tous les mérites que l'on sait dans l'introduction du livre de jeunesse à l'école. On est souvent dans le domaine de l'implicite. Rares sont les recours à l'affirmation sélective des « meilleurs ». *Télérama* le fit dans un numéro spécial fin 91 intitulé « De 2 à 14 ans, lisez jeunes ! Les 200 meilleurs livres de l'année ». Cette conception exclusive de la sélection ne fonctionne pas de la même manière qu'une sélection de « bons livres » sous-entendant qu'il en est d'autres de valeur égale. Et je mettrai à part les sélections annuelles de La Joie par les livres, non pas parce qu'elles échappent au même questionnement mais parce qu'elles s'adressent essentiellement à un public averti ayant une connaissance plus ou moins élargie de la production. Limites dont sont conscients les responsables puisqu'ils y ajoutent des listes flash de propositions de lectures pour un public plus indifférencié.

Et se pose toujours en sous-entendu le problème de l'information insuffisante, voire inexistante, dans les grands médias, ce qui dote les listes de vertus de contre-pouvoir, de résistance aux médiocrités propulsées par les impératifs commerciaux. Dans les années 50 on se battait surtout pour faire connaître, pour promouvoir disait-on le plus souvent, les réussites d'une littérature quasi ignorée, avec des enthousiasmes, des emballements qui peuvent parfois faire sourire. Mais n'est-on pas en train aujourd'hui de se limiter à la défense de prés carrés d'initiés devenus certes plus nombreux – à commencer par les bibliothécaires – avec des choix consensuels ouverts à un certain nombre d'audaces esthétiques, qui évitent pudiquement les questions dérangeantes concernant les dimensions économiques, culturelles, sociales qui conditionnent aussi les rapports entre la création et les jeunes lecteurs dans la diversité de leur statut ? Je vous renvoie aux actes du Colloque de la Joie par les livres en octobre 2005 dans lequel des personnalités comme Isabelle Nières ou Véronique Soulé posent des questions plus que nécessaires.

Je reviens à mon propos historique. Toujours dans les années 70, décidément très prolifiques, d'autres expériences de listes ont été mises en place et je voudrais évoquer l'une d'entre elles à laquelle j'ai été mêlé de près. Cela s'appelait « Jeunes lectures promotion » ou JLP, créée à l'initiative d'une importante maison de distribution particulièrement orientée vers les collectivités : le CDLP. Un comité de sélection regroupant une vingtaine de personnalités œuvrant au cœur du livre de jeunesse dans leur grande diversité (je citerai les Bermond-Boquié, Raoul Dubois, Isabelle Jan, Mathilde Leriche, Germaine Finifter, Simone Lamblin, Edwige Talibon-Lapomme,... ) a établi chaque année de 1971 à 1978 des listes assorties de commentaires. But avoué : contrebalancer les effets du marché en donnant aux collectivités (des CE aux municipalités) un outil favorisant les achats de livres dits « de qualité ». Si l'opération fut un succès, non sans effet économique sur la vie de certaines collections exigeantes, les concentrations dans l'édition et dans la distribution ont mis à mal ce genre de travail où je dirai que la critique mettait un peu les mains dans le cambouis. En feuilletant les catalogues JLP, on ne trouvera nulle part la notion de « meilleurs livres » dont la plupart d'entre nous se méfiait ; En fait il est bien évident que nos listes induisaient malgré tout cette notion dans leur réception par les utilisateurs. Qu'on la retourne dans tous les sens, qu'on prenne toutes les précautions de langage n'empêche pas d'échapper à cette force implicite de la recherche du meilleur. Il en va de même pour les guides. Natha Caputo, pionnière en la matière, intitulait prudemment son ouvrage « *Guide de lectures de 4 à 15 ans* » en 1969. Ce qui a suivi n'a pas toujours pris les mêmes précautions, du « *Guide des meilleurs livres pour enfants* » de Rolande Causse au « *Lis-moi ça !* » d'un collectif animé par Janine Despinette. Faudrait-il regretter que soit ainsi annoncée la couleur ?

Nulle part on ne trouve de liste de livres jugés mauvais, voire néfastes, si ce n'est chez les censeurs gardiens de l'ordre établi, et c'est heureux car le bûcher n'est pas loin. Mais on perçoit, et c'est même très explicite par exemple dans « *Connaître et choisir les livres pour enfants* » de Jacqueline Held que le jugement positif sur un bon livre se définit en partie par ce qu'il n'est pas (pas mièvre, pas raciste, pas stéréotypé, etc.), donc parce qu'il marque une rupture avec ce qu'on rejette par ailleurs. Ce qui d'une certaine manière permet d'échapper à la grille de critères positifs à l'efficacité douteuse. En même temps que cet ouvrage de Jacqueline Held en 1985, paraissaient – et nous ignorions tout de nos projets respectifs – le « *Guide des meilleurs livres pour enfants* » de Rolande Causse et « *Les livres de*

*vos enfants, parlons-en !*» où je faisais le point de mes réflexions. Trois titres très explicites pour trois démarches différentes, où il est néanmoins remarquable de constater la multitude de recoupements de fait dans le choix des œuvres référencées.

Pour ce qui me concerne, j'affirmais en introduction à une présentation critique d'une cinquantaine de titres : « La littérature pour la jeunesse ne vit pas de listes, de catalogues-bons de commande pour acheteurs pressés. Et je n'ai pas de bibliothèque idéale pour l'enfant des années 80 à proposer. Je ne sais pas ce que sont les cinquante ou les cent « meilleurs livres » de notre temps. Par contre, je connais des livres qui, d'une manière ou d'une autre, ont fait bouger la création, ont bousculé les idées traditionnellement reconnues, ont chamboulé les étiquetages, ont provoqué de salutaires démangeaisons chez les adultes prescripteurs. Ce sont ceux qu'il faut interroger pour découvrir l'authenticité de la création dite pour enfants. Libre à chacun, ensuite, de composer sa valise pour l'éventuelle île déserte !... Ce ne sont pas livres de confort ; à vous l'effort » ; ce qui ne m'empêchait pas, quelques pages plus haut, de consacrer deux développements sur les thèmes « Faut-il interdire les mauvais livres ? » et « Que faire pour qu'ils lisent de bons livres ? » Des terminologies volontairement empruntées au langage courant, car la critique se référait le plus souvent à la notion de livres de qualité. Ce que fait par exemple Geneviève Patte dans « *Laissez-les lire* » : « Un livre de qualité est une œuvre unique. Il s'adresse au lecteur dans son individualité la plus intime, la lui révèle et lui permet d'en développer les richesses latentes ». Et on peut continuer ainsi à comparer, de Natha Caputo à Raoul Dubois, de Paule Copin à Denise Escarpit, les mille et une manières de ne pas s'enfermer dans des oppositions trop abruptes entre bons et mauvais livres. Ne serait-ce que pour prendre en compte la part la plus importante de la production faite de tous les dosages possibles entre le franchement mauvais et le franchement bon dont beaucoup échappe aux listes sélectives. Il reste que ce que j'appellerai la critique de terrain fonctionne implicitement ou explicitement en référence à cette dualité. Quitte à l'avouer clairement, comme le fait Françoise Ballanger dans une communication sur l'analyse prescriptive au colloque de Cerisy en 2004 : « Il s'agit de faire le tri (c'est le sens étymologique du mot « critique ») entre de bons et de mauvais livres (elle ne dit pas les bons et les mauvais...) pour recommander l'acquisition et la lecture des meilleurs. » S'ensuit une réflexion sur ce qu'est le bon livre. J'y reviendrai.

## Critique et subjectivité

Ici, une remarque s'impose. Au cours de ces dizaines d'années s'est affirmée la dimension subjective de la critique symbolisée par la signature des analyses y compris lors qu'elles émanent de collectifs, et l'emploi du « je ». On rechignait beaucoup à l'utiliser dans la critique à forte connotation éducative, voire pédagogique, issue des grandes aspirations progressistes de la Libération, comportant une attention toute nouvelle à l'enfance à partir d'avancées scientifiques en psychologie. De cette subjectivité revendiquée, les notions de bons et mauvais livres prennent une nouvelle acception. Elle contribue à rechercher dans le livre moins un outil indiscutable d'éducation à sens unique y compris dans sa dimension ludique, pour déboucher sur une conception du livre offrant un champ plus vaste pour l'échange, la communication entre les enfants ou entre les enfants et les adultes, ouvert sur un apprentissage de la vie qui inclut aussi bien les rapports à l'intime, au rêve, aux visions fantasmées du réel que la connaissance trop souvent opposée à l'imaginaire. Le rapport du critique à ses lecteurs y a perdu en dépendance ce qu'il gagnait en capacité de dialogue.

Toutes les recherches sur la littérature comme sur l'image n'y ont pas été étrangères, mais dans le domaine qui nous occupe, ce sont souvent les livres, les audaces de multiples créateurs qui ont poussé la critique à bousculer ses normes, ses critères, sans vraiment remettre en cause ses pratiques sélectives. Comme une masse de livres novateurs ont envahi le champ éditorial à partir des années 70, la critique a eu tendance à négliger certains de ses acquis en matière de rapport à l'enfance au profit d'une valorisation de la nouveauté, de l'originalité, traduisant un réel bonheur de lecteur adulte souhaitant faire partager ses bonnes rencontres. Et du même coup de ne plus trop se préoccuper d'explicitier ses rejets de certaines séries, de certaines productions racoleuses omniprésentes dans les grands points de vente, ce qui alimentait débats, échanges parfois houleux entre ceux qu'on appelait les pionniers du livre

de jeunesse. Faut-il s'en réjouir ? Certes les a priori, les étroitesse ne manquaient pas chez ces militants de la première heure. Je n'oublie pas les indignations de Mathilde Leriche face aux premiers Ungerer, pas davantage les refus de la Comtesse de Ségur chez certains de mes amis laïques, nos discussions farouches avec Raoul Dubois sur un livre comme « *La fête des mères* » de Daeninckx, ni les rejets partagés du Club des cinq, il est vrai très envahissant, dont l'ouvrage de M.P. et M. Colas a permis de dépasser des jugements trop univoques. Sans oublier les débats houleux de François Ruy Vidal avec de nombreux critiques lui reprochant des livres faits pour les adultes.

Mais je continue de penser qu'au-delà il y avait un questionnement idéologique, culturel, éducatif, mêlant l'analyse économique de l'édition, l'approche sociologique et les recherches en psychologie dont on ferait bien de mesurer ce en quoi il a fortement contribué à alimenter les passions militantes autour du livre de jeunesse dont vous êtes un peu les héritiers et qui reste une belle exception française.

Et pour moi, avec toute mon expérience d'éducateur, je prétends qu'on ne perd pas son temps à aller voir ce qui se passe du côté de ces mauvais livres qu'on se contente souvent de rejeter avec quelques formules bien senties, du « Ça vaut pas un clou » à « Quelle merde ! ». Et je me réjouis que la critique universitaire travaille sans se poser la question préalable du bon et du mauvais. À ce prix, on est en mesure de mieux comprendre comment cela fonctionne avec les enfants et de mieux ajuster nos pratiques de médiateurs. Finalement, il est peu de définition globale du mauvais livre mais plutôt une suite de repères construits dans le temps qui vont des livres sexistes, racistes, bêtifiants, stéréotypés, aux classiques tripatouillés, à la poésie de pacotille. Isabelle Jan avait eu en son temps cette formulation heureuse maintes fois reprises à propos des enfants livrés « aux mythes répétitifs d'une littérature anesthésiante ». Plus près de nous, Daniel Pennac dans « *Comme un roman* » n'hésite pas à poser la question : « Peut-on parler de bons et de mauvais livres ? » en affirmant : « Il existe ce que j'appellerai une « littérature industrielle » qui se contente de reproduire à l'infini les mêmes types de récits, débite du stéréotype à la chaîne, fait commerce de bons sentiments et de sensations fortes, saute sur tous les prétextes offerts par l'actualité pour pondre une fiction de circonstance, se livre à des études de marché pour fourguer, selon la « conjoncture » tel type de produit censé enflammer telle catégorie de lecteurs. Voilà, à coup sûr, de mauvais romans. » Mais le titre du chapitre affirmait « Le droit de lire n'importe quoi ». Question qui revient régulièrement pour mettre en cause les démarches sélectives. Je pense à Bernard Friot ou à Claude Poinsonot pour ne citer que deux exemples exprimés dans la *Revue des livres pour enfants*. Le débat sur le droit de lire n'importe quoi est trop souvent biaisé ou détourné de sa portée positive. Le droit de lire n'importe quoi, oui, trois fois oui, puisqu'il s'agit d'un droit que j'inclurai volontiers dans les droits de l'enfant, dont on ne soucie pas toujours des conditions dans lesquelles ils peuvent s'appliquer. Mais ce droit n'est guère menacé lorsqu'il concerne la production mercantile dont parle Pennac. Le reste appartient à notre travail de prescripteurs qui n'abdiquent pas, puisqu'il s'agit d'enfants, leur statut d'éducateurs soucieux de lui permettre les multitudes d'expériences réussies ou non par lesquelles il se construit. Bien sûr qu'on ne devient pas infirme à vie en se passionnant pour telle série. L'argument « Moi j'ai adoré *Fantômette* et pourtant voyez le grand lecteur que je suis devenu » me semble trop facile pour évacuer ce qui est posé au fond : à savoir la masse d'enfants qui n'auront presque jamais accès à autre chose que ces productions formatant des consommateurs de tous ces machins imprimés que je dirai plus qu'anesthésiants.

## Et l'idéologie ?

D'où l'importance d'une analyse critique qui ne se limite pas à quelques bons préceptes du politiquement correct ou à des critères littéraires et esthétiques incertains (heureusement on ne s'excite plus sur les notions de livre bien écrit ou bien illustré). Ici, j'avancerai le gros mot qui fâche : et l'idéologie ? Ce qui se profile dans les représentations des rapports humains, des imbrications de l'intime et du social, des modèles plus ou moins insistants ou inexistantes, etc., etc. Je suis stupéfait par cette suspicion envahissante concernant ce qui relève de l'idéologie, frauduleusement confondue avec son

utilisation enrégimentée, pour mieux esquiver le débat dérangeant qu'elle implique. Il s'agit bien d'un décryptage fondamental qui éclaire une part essentielle des rapports du livre de jeunesse avec ses lecteurs. Sinon, comment riposter aux épigones de Mme Monchaux et autres censeurs dont je crains fort que dans le nouveau climat ambiant, ils fassent des petits. On ne peut leur reprocher des analyses (même douteuses et étriquées) en appelant à une certaine idéologie et se limiter à dénoncer les atteintes à la liberté de création et d'action qu'elles suscitent. Le livre de jeunesse, comme toute production de l'esprit, est un champ de confrontation idéologique et la critique à tout à gagner de la multiplication des travaux les éclairant. J'ai envie de dire : que revienne le temps et les lieux pour les empoignades, les discussions ouvertes à toutes les investigations et aussi à tous les publics dans lesquelles le livre de jeunesse peut apparaître dans la totalité de ses enjeux et de ses ambitions. Car, parfois, je crains que la pensée unique nous guette...

La question n'est pas nouvelle. En 1973, Edwige Talibon-Lapomme terminait ainsi un chapitre consacré à la critique dans l'ouvrage collectif « *Les Livres pour les enfants* » : « Le critique, en accumulant les preuves, présente le dossier qui apporte une aide, indirecte certes, à l'enfance. L'inquiétude peut naître dans le groupe des adultes. Critiques à visées pédagogiques, éducatives, idéologiques, mais bien sûr comme sont à visées idéologiques, quel que soit le masque, les oeuvres sur lesquelles il travaille. La reconnaissance implicite d'un état différent, l'enfance, n'entraîne pas une attitude homogène. Paternalisme, libéralisme, directivité, non-directivité cohabitent dans le monde comme dans les oeuvres. Le critique, en confrontant ses doutes et ses certitudes à celles d'une œuvre, souhaite engendrer à son tour une inquiétude dont profitera l'état d'enfance ». Trente ans plus tard, qui dira mieux ? N'est-ce pas dans cette confrontation inconfortable que se valide finalement, non la définition, mais le contour du bon livre. Edwige Lapomme en faisait la démonstration quelques pages plus haut à propos du « *35 Mai* » de Kästner.

Nous ne sommes plus en 1973 et bien des choses ont bougé dans le contenu des livres de jeunesse, me dira-t-on. Des avancées considérables ont conduit la critique à revoir ses critères ses normes, ses références, sous la poussée parfois des modes, mais plus sûrement sous l'impulsion des créateurs eux-mêmes dont elle a globalement accompagné les novations. Quitte à délaissier le débat d'idées pourtant difficilement séparable de la dualité bons-mauvais. Mais aussi, quel bonheur de lecteur adulte pouvant faire partager ses découvertes, ses enthousiasmes à chaud ! N'en va-t-il pas de même pour les critiques de cinéma, de théâtre, dans le dialogue à distance que nous instituons avec eux ? Et je ne peux que vous renvoyer à l'étude d'Hélène Weis parue dans le numéro 211 de la *Revue des livres pour enfants* consacré à la critique, remarquable synthèse historique à laquelle cet exposé est bien redevable.

## Critères pour une critique

Bien rares sont les audacieux ou les inconscients qui osent démêler l'enchevêtrement de critères qui peut permettre d'échapper aux recettes toutes faites. Dans le « *Guide des livres d'enfants de 0 à 7 ans* » réalisé avec Patricia Pochard, Jean Perrot tente d'approcher une définition du bon livre dont on remarque qu'elle est formulée sous forme de questions : « Le bon livre met-il l'accent sur la vivacité et la finesse du style, sur l'intensité des drames ou ces passions représentés, sur l'habileté des scénarios offerts au jeune lecteur ? Respecte-t-il ce dernier ? L'incite-t-il à l'humour, au réalisme, au rêve, à l'abstraction, à la curiosité d'une envergure internationale ? Est-il passéiste ou l'incarnation d'une nouvelle avant-garde ? » Et il nous demande de répondre...

Dans la communication déjà citée, Françoise Ballanger ose plus et synthétise son argumentation sur le bon livre autour de trois pôles : « Subjectivité, originalité, authenticité » : « Trois mots qui peuvent paraître vagues, suspects d'empirisme ou de flou », ajoute-t-elle en soulignant une vérité qui a fini par s'imposer après bien des détournements : « Le bon livre

pour enfants est celui qui permet une lecture adulte réussie ». Loin de se détourner de l'enfant, de le mettre en bordure de la réflexion, cette idée a le mérite d'aider à la clarification. Sur la place des uns et des autres, sur l'écart qu'analyse Françoise Ballanger entre la lecture de l'enfant et celle de l'adulte qui fonctionne avec les pieds dans son vécu présent et la tête dans ses survivances d'enfance parfois bien enfouies. En ajoutant cette précision que je crois toujours nécessaire : il n'est pire escroquerie que de faire semblant, que de singer un état d'enfance complètement improductif et que jamais les enfants ne réclament de la part des adultes. En fin de course, c'est eux qui valident la pertinence de nos choix dans l'infinie diversité de leurs lectures. Avec les prises de risques qu'elles impliquent.

J'ajouterai deux remarques liées à mon expérience.

Dans ce travail au jour le jour qu'est la critique de terrain, et quand on a la chance de pouvoir bénéficier d'une rubrique régulière, un échange non verbalisé s'établit avec les lecteurs qui en fin de compte, par une familiarité intuitive avec les modes d'appréhension du critique, se fabriquent eux-mêmes leurs listes de bons livres. Quitte à partager pour un temps des enthousiasmes que le temps invite à fortement tempérer. Je repense à l'explosion des collections pour adolescents dans les années 70-80. Enfin le livre de jeunesse s'affranchissait des censures concernant le divorce, le sexe, les conflits familiaux, les misères du tiers-monde, l'image de la femme... Pour une grande part, la critique a porté ce mouvement en valorisant de nombreux auteurs que parfois l'édition a transformés en fabricants d'écrits s'intégrant petit à petit au moule de récits débouchant sur des retours à l'ordre établi bien peu compromettants. Des auteurs authentiques ont surnagé et font qu'il n'y a rien à regretter dans ce qu'il a pu y avoir d'outrances dans les jugements positifs d'alors. Le bon livre comprend sa part d'éphémère.

D'autre part, j'ai le sentiment que, de naviguer pendant des décades entre bons et mauvais livres, la critique a certainement appris à mieux lire, à mieux déchiffrer sa part d'enfance confrontée au meilleur de la production. J'ai la conviction, confortée par l'expérience, que la littérature de jeunesse est un outil d'une rare subtilité pour apprendre l'enfance, pour entrer en connivence avec elle. Nous avons tous des dizaines de titres dans nos tiroirs, par lesquels nous avons acquis un peu plus de finesse, un peu plus de disponibilité éducative, un peu plus d'émerveillement aussi, moins pour un retour attendri sur soi que pour mieux accueillir ce que l'enfant peut cultiver en nous. C'est par cette voie-là aussi que se signale un bon livre.

### **En guise de conclusion...**

De tout cela, j'aurai bien du mal à conclure sur la pertinence ou non de la dualité bons livres/mauvais livres en littérature de jeunesse. En travaillant cet exposé, j'ai eu plus d'une fois la sensation que le sujet me filait entre les doigts, tant il comporte d'éléments contradictoires, d'arguments qui se font des bleus. Et pourtant, cette dualité fonctionne... La question serait plutôt de savoir quel usage on en fait comme prescripteurs qui ne se veulent ni censeurs, ni maîtres à penser, ni guides du consommateur, ni médicastres délivreurs d'ordonnances. Ce qui suppose d'assumer sans fausse pudeur son implication individuelle et, parallèlement, de rechercher tout ce qui favorise échanges d'expériences, confrontations de points de vue, revendication du pluralisme, en tous lieux où il se passe quelque chose, bon ou mauvais, entre les enfants et les livres. En n'oubliant pas l'humour qui libère des pesanteurs paralysantes que peut déclencher une peur maniaque de l'erreur éducative.

A ce titre de l'humour, je parodierai pour terminer cette citation de Degas rappelée par Jean Claverie : « Il y a la bonne peinture, la mauvaise peinture... et la peinture anglaise ». Et s'il y avait la bonne littérature, la mauvaise et la littérature de jeunesse. Avec sa critique, bonne et mauvaise... etc., etc.

Bernard ÉPIN